

Sœur Thérèse.

C'était au temps moyen-âgeux, où l'on voyait encore se faire d'heureux et beaux miracles; c'était au temps béni, qui jamais plus, jamais plus n'est revenu.

— Bonne nuit donc, sœur Thérèse, disait, moqueur, avec une petite moue boudoise, et d'une voix pleurante, Heinrich, tout frais armé chevalier.

— Bonne nuit, beau sire paladin, répondit-elle en le menaçant de son doigt rose. Gare à vous, méchant, si vous m'appellez encore ainsi!

Et elle se mit à genoux sur son prie-dieu.

Thérèse n'était pas sœur encore, mais elle voulait le devenir; et Heinrich, qui l'aimait, et que la seule pensée de cette suprême séparation faisait souffrir et torturer grandement, l'appelait "Sœur Thérèse" souvent, pour se moquer, et aussi par dépit.

Heinrich aimait Thérèse... Thérèse aimait Heinrich...

Mais la douairière ne voulait pas pour sa fille du pauvre chevalier.

Et Thérèse avait dit: "J'entrerais aux Bénédictines".

Quand on voyait Thérèse pour la première fois, blonde en l'exquise blancheur de son teint laitieux, son regard franc, et voilà aussi par instant faisait l'impression d'un froid qui s'adoucissait peu à peu, et dont le douceur était bonne, et bienfaisante comme un baume.

On ne l'approchait pas avec amour, mais on se serait volontiers agenouillé devant elle en la contemplant avec une admiration sainte, avec un suprême respect, comme un être d'essence supérieure et divine... Oh oui, cette Thérèse là était bien faite pour devenir la mystique fiancée de l'amant divin...

Mais quand on la voyait à quelque fête, à quelque tournoi, gracieuse et belle, haletante aux coups des adversaires; quand on entendait sa voix — ô sa voix caressante, enchanteresse et chaudes — quand sous son regard fatigué de la danse, ses paupières se fermaient en la voluptueuse nonchalance de tout son être, alors ce n'était plus l'amante spirituelle de Jésus, c'était l'ange boudois, c'était l'ange-femme c'était l'amour!

Et lorsqu'elle disait: "Je veux être sœur" on avait de ces désirs fous de fermer sa jolie bouche d'un baiser, de crier et de pleurer.

Et c'est pourquoi Heinrich, ce soir là, avait dit, moqueur avec une petite moue boudoise, et d'une voix pleurante: "Bonne nuit donc, sœur Thérèse!"

... Et cependant Rizo, le petit page bleu de Heinrich, attendait son maître. Rizo était triste, Rizo pleurait. Rizo aimait Thérèse, et Thérèse se moquait du petit page bleu de Heinrich, riens et taquine... Et Rizo était triste.

Dans la grande salle de réception du château, tout le monde pleurait. La douairière sanglotait — Thérèse allait prendre le voile demain!

Heinrich, très blanc, très pâle, avait pris la main froide de Thérèse dans la sienne brûlante et fébrile, et il avait dit, des larmes en sa voix:

"Adieu, sœur Thérèse! Je pars pour la guerre. Adieu pour toujours!"

Et il était sorti, frappant du poing sur sa cuirasse.

Et Thérèse avait murmuré: "Un revoir, chevalier, au revoir! Je vous reverrai au ciel. Je vais prier pour vous!"

... Et cependant Rizo, le petit

tit page bleu de Heinrich, venait de se tuer d'un coup de sabre en son petit cœur qui battait fort...

Et lors, tandis que dans la chapelle, le lendemain, les assistants agenouillés priaient, et que Thérèse allait prendre le voile, voici qu'un milieu de la cérémonie, Thérèse vit devant elle la vierge Marie descendre les marches de l'autel. Thérèse baissa la tête, et la Vierge Marie passa, et elle dit:

"Relevez-vous, ma fille!"

Et Thérèse se releva, et la Vierge Marie prit la main de Heinrich, et l'amena vers Thérèse entendit la sainte-mère de Dieu dire, pendant qu'elle unissait leurs doigts:

"Je vous bénis!"

Et la Vierge Marie remonta sur son piédestal doré...

Et le prêtre continua la cérémonie.

Et ce fut un mariage terrestre au lieu d'être un mariage divin, selon la très haute volonté de la très sainte Vierge Marie, mère de Dieu.

... Et cependant Rizo, le petit page bleu de Heinrich monté au ciel avec les anges, ange comme eux, dit une chose belle et sainte:

"Je serai leur ange gardien."

PETITS ESSAIS

— DE —

Morale Familiale

LE FOYER

"Pour mon compte, dit J. Michel dans son Journal, je ne comprends que deux femmes: celle qu'on peut associer à ses pensées, peut-être même à ses travaux; ou bien, la modeste ménagère qui, le jour, gouverne son petit royaume. Le soir, je la vois assise près de la table de travail. Elle file. A deux pas, le berceau, qu'elle endort au doux ronflement de son rouet."

Ces deux femmes peuvent n'en faire qu'une, et c'est alors sur l'intérieur sont assurés.

Dans les classes où le travail de l'homme est insuffisant et doit être augmenté, pour entretenir la famille, des fruits du travail de la femme, on a remarqué que rien ne vaut le labour fait à la maison, auprès des enfants, et, s'il se peut, de concert avec le mari. Malheureusement, les nécessités de notre état économique sont telles que femme et homme doivent souvent se quitter dès le matin, aller à des ateliers différents et ne se retrouver que le soir, harassés et moroses, devant un ménage en désordre et un être éteint. Les enfants se sont, pendant ce temps, gardés comme ils ont pu: tantôt la sœur aînée, fille de sept à huit ans, veille sur ses petits frères; tantôt c'est une vieille du voisinage qui aurait grand besoin d'une garde-malade pour elle-même; ou bien la mère, en courant au travail, s'arrête devant la crèche ou l'asile du quartier et y met les plus petits; quant aux plus grands ils vont à l'école, lorsqu'ils ne s'arrêtent pas en chemin à recevoir l'éducation du ruisseau. La maison n'est plus qu'une tanière où l'on se réfugie le soir, et le lit conjugal qu'un grabat où s'étendent, dans la torpeur, les membres fatigués. L'homme prend son repas à la gargote, se chauffe et se

soûle chez le distillateur, ne rentre plus qu'ivre et sans le sou, bat sa femme, bouscule ses enfants et cuve son eau de vie jusqu'au lendemain. Dix fois sur vingt la femme fuit par en faire autant.

Ce lugubre tableau a été tracé bien des fois, et par des pinceaux vigoureux. Mais il est utile de le remettre sous les yeux, pour faire mieux comprendre le bienfait inappréciable qu'est pour le pauvre travailleur un intérieur propre et bien tenu.

"Je ne crois pas qu'on triomphe de l'alcoolisme par l'augmentation des droits sur l'alcool, disait Jules Simon. Ceux qui ont l'habitude de boire auront recours à des poisons plus grossiers et on n'aura fait qu'aggraver leur maladie. Ils s'adonnent presque tous à l'ivrognerie, parce que leurs maisons sont des taudis abominables auprès desquels les cellules des prisonniers sont des paradis. On ne videra les cabarets qu'en rendant la maison du pauvre habitable. Le vrai remède à la plupart des maux dont nous souffrons est la reconstitution de la vie de famille."

Tout le monde y trouverait son compte, d'ailleurs, et la richesse publique en augmenterait. "Comme la famille offre la première image du groupe social, elle offre aussi celle du groupe industriel. La maison devient l'atelier le plus productif, celui où règne le plus grand ordre, où le travail se divise le plus naturellement, où tout est épargné, ménagé, recueilli: le temps, la force, la matière, l'exécuteur; où se réfugie et s'élève la morale simple et attrayante. Tous les économistes conviennent que la famille est la meilleure combinaison de travail et l'atelier qui fournit le plus grande somme de produits avec le moins de frais." (Armand Hayem).

Rabelais, le grand railleur qui, par une ironie plus amère que tout le reste, n'a pas voulu, dans son livre qui comprend tout, faire entrer l'amour, dit pourtant quelque part avec une sorte de gravité émue venant peut-être d'un retour sur lui-même: "Là où n'est femme, j'entends mère de famille et en mariage légitime, le malade est en grand effort. Hélas! le malade c'est l'homme, même quand il se porte bien. L'estif, l'embaras, le danger l'amertume de la vie ne saurait s'amoindrir ou s'adoucir pour lui tant qu'il est seul."

Les Anglais passent pour avoir réalisé l'idéal de la vie de famille, de la vie du home, comme ils disent. Le home n'a rien, à ce qu'on prétend, aucun équivalent dans les autres langues, particulièrement dans la nôtre. On oublie que ce terme est un mot allemand (*heim*); et, quand les Romains combattaient *pro aris et focis*, quand nous, Français, nous mettons au-dessus de tout l'honneur et la paix du foyer, il paraît qu'il reste encore dans le home de nos voisins britanniques quelque chose que ni les Romains, ni nous, n'avons jamais connu. J'ai beau chercher, je ne trouve pas ce que peut être ce quelque chose, si ce n'est la banalité. Le home anglais est, en effet, la plupart du temps grand ouvert — non pas gratis — à l'étranger. Pour quelques shillings ou quelques livres sterling — suivant le genre de vie — par semaine, le premier venu y trouve le vivre et le couvert, *board and lodging*, de sorte qu'on a pu dire que, dans le Royaume-Uni, toute bonne ménagère se double d'une maîtresse d'hôtel.

Quoi qu'il en soit, la vie du foyer, l'existence à deux, réfléchi et répercuté dans les enfants, a été de tout temps changée avec enthousiasme par les poètes anglais.

Donc est le sourire du foy, dit Kable, le regard qu'on se jette, quand les deux se regardent, et que les deux se regardent dans le nid d'amour, séjour de toutes les pures affections.

Thomas Moore reprend:

C'est une félicité au-delà de tout ce qu'a rêvé le poète, lorsque deux êtres enchaînés dans ce céleste lien, le cœur jamais changeant, et le regard jamais s'effaçant, à travers toutes les épreuves, et s'aiment toujours jusqu'à la mort.

Une heure d'une passion si sainte vaut des années entières de joie vagabonde, on le cœur n'est pour rien; et s'il est un dieu élyséen sur terre, oh! c'est celui là, c'est ce nid!

Rien d'étonnant à ce que les élus qui goûtent ce plein bonheur terrestre soient portés à s'y absorber, à s'y confondre, oubliant le monde qui les entoure. Sans doute, on n'a pas le droit de s'enfermer en égoïste dans sa double félicité, et la vie à deux n'a de vertu que parce qu'elle constitue, nous l'avons déjà dit plus d'une fois, la véritable unité sociale. D'ailleurs, ce danger d'isolement est petit, car bien rares sont ceux qui peuvent se passer de leurs semblables et qui sont en mesure de profiter des services sociaux sans être obligés, à leur tour, de rendre personnellement et directement, par un travail quelconque, au moins une partie de ce qu'ils en retirent.

En tout cas, les devoirs multiples de la vie sociale s'accroissent parfaitement avec les obligations et les joies de la vie à deux. En est-il un meilleur témoignage que celui de Mme Roland, qui jona un si grand rôle dans les affaires publiques de la France, et dont le comte Beugnot a dit: "Personne ne définissait mieux qu'elle les devoirs d'épouse et de mère, et ne prouvait plus éloquentement qu'une femme rencontrant le bonheur dans l'accomplissement de ces devoirs sacrés. Le tableau des jouissances domestiques prenait dans sa bouche une teinte ravissante et douce; les larmes s'échappaient de ses yeux lorsqu'elle parlait de sa fille et de son mari."

Ainsi rien n'égale le contentement de la vie à deux, lorsque les époux, par une étude qui leur doit être chère, par des sacrifices mutuels que l'amour rend faciles et doux, sont arrivés à écarter les causes d'aigreur et de dissentiment, et se fondent l'un dans l'autre jusqu'à réaliser ce qu'il y a de profond dans ce mot, si souvent dit à la légère, *être un*.

Un poète délicat a donné avec une grâce pénétrante l'impression de ce sentiment exquis dans un sonnet qui mérite de rester à côté de celui qui a seul fait jus qu'ici surnager le nom de Félix Arvers.

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage, sans un port où le cœur, trop longtemps, Viest trouver, à la fin d'un long portageant, Un dernier jour de calme et de sérénité.

Une femme modeste, à peu près de mon âge, Et deux petits enfants j'entendais tout côté Et ce cœur est rempli d'amour dans du volageant. Et de jolis propos dans les beaux soirs d'été.

J'aimais l'amour à la jeunesse ardente: Je voulais une amie, une âme-cœur-tante. Et ce cœur est rempli d'amour dans du volageant. Et de jolis propos dans les beaux soirs d'été.

L'ami n'a donné plus que je n'osais presser. L'amitié, par le temps, a pris un nom plus cher. Et l'amour arriva qu'on se l'attendait plus.

Le paradis terrestre, dit un proverbe arabe qui me servira de conclusion, se trouve, pour l'homme, dans les livres de sagesse, dans les livres de l'art et dans le cœur de la femme.

La femme le trouvera, sans qu'aucune autre source de joies honnêtes lui soit fermée d'ailleurs, dans les œuvres de son ménage, dans l'amour de ses enfants et dans le cœur de son mari.

SA MAJESTE TSOU-HSI.

D'un correspondant particulier de Londres:

Je reçois d'un ami qui occupe en Extrême Orient une situation officielle, une lettre d'où j'extraits les curieux détails que voici, concernant l'impératrice douairière de Chine:

"Vous ne devineriez jamais, m'écrivit-il, quel est le passe-temps préféré de Sa Majesté? C'est la lutte à main plate! Et pourtant, la mère du fils du ciel approche de sa soixante-quatrième année. Dans son nouveau palais de Tien-Tsin, elle a fait construire une vaste salle spécialement réservée à ce genre de sport, et tous les jours, comme d'autres prennent une séance de boxe ou font une séance de massage, Sa Majesté se livre, avec deux ou trois de ses femmes, à un assaut de force musculaire où elle reste invariablement victorieuse."

Récemment, elle s'était mise en tête de faire de l'escrime; on dut faire venir d'Europe tous les accessoires: fleurets, masques, gants, plastrons, planches; mais, à la première leçon, l'impératrice élève d'impatience, déclara que c'était là un exercice d'efféminé et, jetant au loin son fleuret, saisit à bras le corps le maître d'armes, qu'après une lutte magnifique elle fit toucher terre des deux épaules.

Si le courage est la qualité maîtresse de l'impératrice — qualité qu'elle a eu l'occasion d'employer dans les trente-sept attentats dont elle a été jusqu'ici la victime — son principal défaut paraît être la prodigalité, mais une prodigalité telle qu'il faut remonter jusqu'à Artaxerxès pour en trouver une semblable. Dans le palais qu'elle habite à Tien-Tsin, et où sont enfouis des trésors qui feraient palir de jalousie le plus riche des milliardaires américains, elle n'a pas moins de 4,000 officiers, domestiques, suivantes et porteurs à son service. Tout ce petit monde coûte, à lui seul, près de 25,000 francs par jour à nourrir, à habiller et à entretenir.

"Vous pensez bien que la liste civile, qui est pourtant d'une trentaine de millions, ne suffirait pas à payer tout. Aussi l'impératrice a-t-elle presque toujours recours à des recettes extraordinaires.

Le grand patriote Kang Yu Wei qui est le chef du nationalisme d'ici, affirme que lors des emprunts levés pour la construction de la flotte, il y a une dizaine d'années, plus de quinze cents millions de francs allèrent directement de la poche des contribuables à la cassette impériale. Allez donc vous étonner après cela que la Chine ait manqué de cuirassés et que le Japon ait été victorieux.

La guerre finie, on dut lever de nouvelles taxes pour payer l'indemnité fixée par le traité de paix. L'argent nécessaire fut assez vite trouvé, mais ce n'est qu'après des mois et des mois de pourparlers et des négociations à n'en plus finir, qu'il fut versé au Japon. L'impératrice s'était, en effet, mis en tête de construire un nouveau palais à Tien-Tsin. Une bonne partie de l'indemnité de guerre y avait passé.

Le palais est aujourd'hui achevé et l'impératrice, qui ne manque pas d'à-propos, l'appelle elle-même, en plaisanterie, le "palais de la dérivation".

LES TALISMANS.

Nous avons déjà parlé de talismans qui, pour précieux qu'ils fussent étaient vulgaires et destinés au commun. Mais les princes, qui en ont besoin autant et plus que les autres hommes, prennent grand soin de n'être pas dépourvus d'un si précieux moyen de défense. Ils en ont qui leur sont particuliers. Le roi de Grèce fut, il y a quelque temps l'objet d'une tentative de meurtre. La balle qu'on tira sur lui frappa sa voiture, s'y fixa et y fut retrouvée, quelques mois plus tard, pareille à un petit champignon. Le roi se souvint de la maxime en vertu de laquelle le même destin ne frappe pas deux fois le même homme, et pour écarter un second péril par l'attestation du premier, il fit monter la balle en breloque. Fort de ce gri-gri, il joutit dès lors d'une parfaite sécurité. Un autre souverain oriental possède un anneau d'argent qui garde du revolver et du poignard. Le shah de Perse est protégé contre les assassins de son père par une ceinture. Cette ceinture emprunte sa vertu à une superbe émeraude dont elle est ornée, mais surtout aux pierres d'ignon dont elle est pleine. Ce dernier et rustique talisman doit être particulièrement recommandé aux souverains, même s'ils sont moins orientaux. Car, dans un temps qui ne manie pas de complots, un bon citoyen doit prouver son dévouement aux pouvoirs publics, en leur indiquant les mesures qui peuvent assurer le salut de l'Etat.

DEPECHE

Télégraphiques

Les préparatifs de l'Angleterre.

Activité dans tous les ports.

Prise de Spitzkop par les Boers.

Noyade dans le Bosphore.

Le camp d'Inzogo.

Troubles imminents dans la Coréole du Sud.

DEPECHE

Télégraphiques

Les préparatifs de l'Angleterre.

Activité dans tous les ports.

Prise de Spitzkop par les Boers.

Noyade dans le Bosphore.

Le camp d'Inzogo.

Troubles imminents dans la Coréole du Sud.

Dans les ports, les hommes enrégés encombrant les casernes. Ils y font l'exercice de la manoeuvre, et du tir. Toutes leurs heures sont occupées à ces essais.

Les réserves arrivent en masse et à tout moment. A Aldershot les fusils, les carabines sont transformées, perfectionnées. La mobilisation à Aldershot est confiée à la direction du major-général Thomas Kelly-Kenny, le commandant en chef des forces auxiliaires et des recrues, qui a pris la place du général Redvers Buller.

Quant aux réserves qui sont obligées de quitter brusquement leurs familles, leurs familles, pour ne recevoir du gouvernement qu'une maigre pitance, elles excitent la pitié et les sympathies générales.

En faisant une visite à Aldershot, on voit que tout y marche avec la régularité d'une pendule. Mais les choses ne sont pas encore assez avancées, pour se faire une opinion nette de la valeur de la mobilisation.

Un certain nombre de réserves qui n'avaient pas été appelés ont demandé à servir en Afrique. De tous les côtés, le patriotisme éclate.

Le général Redvers Buller a, sous la main, la fine fleur de la noblesse anglaise. On sait que les Boers sont d'excellents tireurs; d'un autre côté, on sait que l'officier anglais a pour tradition de ne jamais céder, même quand les hommes tombent autour de lui. Tout cela fait prévoir de nombreux deuils dans les grandes familles anglaises.

L'amirauté est peut-être dans une situation plus difficile que l'armée, attendu que Lord Wolseley, le commandant en chef, désapprouve le système actuel qui donne à la marine la direction presque complète du transport des troupes.

En 1882 la Grande-Bretagne a expédié 15,000 hommes, en trois semaines, à Alexandrie, Egypte, ce qui a excité l'admiration du comte Von Moltke; mais l'expédition de 52,000 hommes n'a pas de précédent, dans l'histoire de l'Angleterre.

Déjà, les deux grandes branches du service s'envoient des reproches l'une à l'autre; mais tout s'arrangera bien vite. Les armateurs ont quelque peu entravé l'amirauté, comme ils l'ont fait, du reste, dans la récente guerre hispano-américaine.

Prise de Spitzkop par les Boers.

Glencoe Camp, 15 octobre.—Les Boers ont occupé Spitzkop, près de Newcastle.

Noyade dans le Bosphore.

Londres, 14 octobre.—Une dépêche de Busharest dit que le sultan a fait noyer dans le Bosphore plusieurs femmes de son harem, qui étaient suspectées de complaisance avec des membres du parti de la jeune Turquie.

Le camp d'Inzogo.

Durban, 14 octobre.—On a appris positivement que 3000 hommes sont campés sur le camp de bataille de Ingogo, depuis hier soir.

Troubles imminents dans la Coréole du Sud.

Atlanta, Ga., 14 octobre.—Une dépêche de Columbia, Caroline du Sud, dit que l'on s'attend à quelque bagarre, à Waterloo, comté de Laurens, entre blancs et noirs.

Des blancs auraient baléiné un nègre. Il a été fait appel au shérif de Laurens. Il est parti immédiatement avec un certain nombre de députés armés, pour la scène du combat.

Les communications par téléphone ont été coupées. On ne sait rien de positif sur ce qui s'est passé.

Waterloo n'est pas éloigné de Greenwood où récemment des nègres ont été baléinés.

tendresse?

Oh! ne croyez pas cela; vous êtes et vous resterez pour moi, malgré tout, mon père et ma mère, tout comme si vous n'aviez mis au monde.

C'est vous qui tenez en mon cœur la première, la plus large place.

Mais à côté de vous il y a Madeline, Madeline que j'adore, pour qui je souffre tant, Madeline que je veux obtenir. Et pour cela, il me faut un état civil, un nom.

Vous me comprenez, bien, n'est-ce pas? et vous me pardonnerez si, pour quelques instants, je vous cause une souffrance imméritée.

—Oui, nous te pardonnerons, mon fils, dit gravement Thérèse.

Puis elle parut se recueillir un instant, comme pour coordonner ses souvenirs et les présenter d'une façon plus précise à l'esprit d'André.

Enfin, elle parla lentement, avec une voix plus triste à mesure qu'elle énumérait des choses depuis longtemps oubliées et considérées comme mortes.

Elle raconta tout ce qu'elle savait du sauvetage opéré par son mari, le 30 novembre 1867; elle précisa l'heure, le lieu.

Ensuite, elle fit à André son portrait exact lorsqu'il était petit, lui détailla son costume de drap fin, parla de ses longues boucles blondes, lui énuméra le linge sans marque qu'il portait.

Enfin, elle dit qu'elle avait trouvé sur lui, pendu à son cou par une chaînette d'or, cette médaille étrange, toujours et précieusement conservée, qui représentait un cheval lancé au galop.

—Pourrais-tu voir cette médaille? demanda l'ingénieur d'un accent avide, comme s'il espérait y découvrir quelque trace, en obtenir quelque révélation.

—Je vais te la montrer, dit Thérèse en se levant, résolue.

Puis, elle tira du fond de sa grande armoire à linge un paquet assez volumineux, soigneusement ficelé, et l'ayant défilé, elle en sortit, aux yeux surpris d'André, les vêtements et le linge qui le recouvraient quand on l'avait retiré de la Seine.

Ensuite, elle ouvrit une petite boîte cartonnée, et prit avec précaution l'objet qui s'y trouvait enferrmé.

C'était cette médaille curieuse dont elle venait de parler.

André la prit avec une sorte de religiosité, l'examina attentivement sur ses deux faces, et la tendit ensuite avec une sorte de dépit à sa mère adoptive, restée debout devant lui.

—Eien, fit-il sourdement, cela n'indique rien!

—En effet, appuya Victor; nous avons cherché avant toi, mais nous n'y avons rien compris.

—Et pourtant, dit Thérèse à son tour, elle doit avoir une signification mystérieuse.

—Ah! tu crois, mère? reprit vivement André.

Puis, comme illuminé d'une idée subite, il continua:

—Mais au fait, c'est possible et même vraisemblable.

Rends la moi, veux-tu, ma mère, j'ai une idée que je ne crois pas mauvaise.

Je la montrerai à un hérauldiste, peut-être trouverai-je ainsi la clef de l'énigme.

En même temps, d'un geste avide, il s'empara de l'objet précieux et l'enfonça dans son portefeuille.

—Ainsi donc, reprit-il, vous m'avez bien appris tout ce que vous saviez de mon enfance?

—Tout, fit Thérèse.

—Absolument, appuya Léonard, et je ne puis, pour mon compte, qu'y ajouter ce qui, chez moi, n'est pas seulement une présomption, mais une conviction absolue.

—Qu'est-ce donc?

—Ceci: c'est que, à mon idée, tu es né à Paris, et que tes vrais parents devaient y habiter.

A continuer...

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lotin et A. J. de Treil

TROISIÈME PARTIE.

JUSTICE.

VI.

LA REVANCHE DE J. J. SPEEDY.

Suite.

A six heures, n'y tenant plus, la patronne fit monter le groom Valentino en voiture, lui enjoignant de se rendre chez Mme Vally, s'informer de ce que Ma-

rie était devenue.

Une demi-heure après, le groom revenait consterné.

Depuis plusieurs jours Mme Vally était partie pour une destination inconnue!

—Mais alors, s'écria Mme Varochon épouvantée, le domestique a menti ce matin, dans quel but? Qu'est-ce que cela peut bien signifier?

—Oh! il faut tout de suite prévenir la mère de cette pauvre petite.

Sans vouloir dîner, sans écouter ceux qui essayaient de la rassurer, l'excellente femme sauta dans la voiture de place qui avait servi à Valentino et se rendit chez Mme Dubreuil.

Durant le trajet de la rue du Quatre-Septembre à la rue Nollet, la patronne de Marie eut tout le temps de réfléchir.

Il fallait évidemment user de ménagements pour rendre compte à la pauvre mère de l'absence prolongée de sa fille.

Aussi, ayant constaté que Mme Dubreuil était seule, et que Marie n'était pas rentrée, Mme Varochon commença à lui expliquer ce qui s'était passé, cherchant à atténuer la gravité du fait.

Mme de Carol resta d'abord terrifiée, anéantie sous le nouveau coup qui la frappait; mais il s'agissait de son enfant, de ce qui lui restait de plus cher en ce monde! La noble femme eut sa torpeur, reprit ses esprits et

se dressa farouche, résolue, devant la modiste stupéfaite.

—Ma fille a été victime d'un infâme gnet-apens; il faut la retrouver, découvrir le misérable. Mon fils est absent depuis hier... parti sans donner d'adresse précise... Quelle fatalité! on ira à la maison de commerce, il faut qu'il revienne, coûte que coûte!

En attendant... voyons, je perds la tête, qui m'aidera?

—Est-ce que le fiancé de votre fille...?

—Oui, madame oui, vous avez raison, je vais envoyer prévenir Pierre Delvocourt.

Alexandre, Alexandre, venez vite!

Le vieux militaire accourut aussi vite que lui permettait ses vieilles jambes.

En deux mots, mis au courant de ce qui s'était passé, il se disposa à partir, essayant de rassurer sa pauvre maîtresse éplorée.

Eplorée oui, mais non abattue! et Mme Varochon ne pouvait s'empêcher d'admirer l'énergie, le sang froid effrayant de la malheureuse mère.

C'est que Mme de Carol était, hélas! habituée à la souffrance et au malheur!

Dès qu'il fut prévenu, Pierre Delvocourt accourut, désespéré. Après de rapides explications le jeune homme se rendit à la préfecture de police, où, après s'être nommé, il fut introduit dans le cabinet du chef de la sé-

reté.

En peu de mots, Pierre lui raconta les faits.

—Voyons, fit le magistrat... nous avons un moyen de retrouver la trace... c'est même assez facile, si la voiture dans laquelle on a emmené votre fiancée est bien une voiture de place... Le groom de Mme Varochon l'affirme.

—Je vais envoyer dans tous les dépôts, avant trois jours nous aurons trouvé le cocher ou saura où il a conduit la jeune fille et le soi-disant domestique.

Je vais faire interroger le groom; puisqu'il a placé les cartons dans la voiture, il peut nous donner le signalement du fiacre.

Pierre remercia en priant qu'on voulût bien le tenir au courant.

Il partit navré. Dans trois jours! répétait-il, ne comprenant pas que la police eût besoin d'un aussi long espace de temps pour avoir seulement un renseignement!

Il revint chez Mme de Carol, et en apprenant le résultat négatif obtenu, la pauvre mère eut un geste de désespoir.

—Ces gens là ne se rendent donc pas compte de la situation atroce dans laquelle se trouve ma malheureuse enfant!

—Que faire? murmura le jeune homme. Ah! malheur au misérable auteur de ce rapt. Je te jure, ma chère fiancée,

Le Grand Foyer WILLIS a dit des BROWN'S TOILETTE.

Mais ce n'est pas le monde qui le louange, c'est la LOZÈNGE; ce n'est pas la gorge (pour lequel les "Troches" ont une application) ayant souvent fait de son simple caractère. — R. P. WILLIS.